

Le Journal des Amis des Musées de Bourges

N° 35

La vie de l'Association : Voyages, Conférences, Ateliers

Billet de la Présidente

La saison est bien entamée et nous avons commencé notre nouveau programme et reçu de nombreux renouvellements d'adhésion, complétés par plusieurs dizaines de nouvelles adhésions, ce qui est réjouissant et montre la vitalité de notre association.

Ce numéro de journal mêle des comptes rendus de conférences ou de visites réalisées il y a plusieurs mois et des relations d'activités plus récentes. Ainsi, nous pourrons revivre les conférences sur Caillebotte et Berthe Morisot qui étaient doublées par des visites d'expositions. La visite du château de Vaux-le-Vicomte rappelle la triste histoire de Nicolas Fouquet mais montre le talent reconnu de ceux qui œuvreront plus tard au château de Versailles. La découverte des fresques illuminant l'abbaye de Saint-Savin ou la petite église d'Antigny nous fait toucher du doigt les illustrations des textes saints pour l'instruction des fidèles.

Un voyage dans l'Est nous entraîne dans les musées et cathédrales de Strasbourg et de Metz ainsi que dans la découverte de la vieille ville de Trèves en Allemagne. Œuvres admirables et un petit goût de Noël avec le vin chaud et les bredeles qui mettent l'eau à la bouche.

Et nous pouvons apprécier les actions de nos musées de Bourges, car le musée Estève a rouvert ses portes et est totalement transformé avec une scénographie et un éclairage mettant particulièrement en valeur les toiles de cet artiste généreux et attaché à la ville de Bourges. Si les commentaires sur le tableau *Oswald et Corinne* qui va faire l'objet d'un mécénat de la part de l'association ont permis de comprendre la nécessité de la restauration et son ampleur, nous avons la satisfaction de savoir que la restauratrice désignée, Carole Lambert, a déjà débuté son travail et les premiers résultats sont prometteurs, car les couleurs retrouvent leur fraîcheur et leur luminosité. Nous savons que cette œuvre, due au talent d'une toute jeune fille, aura une place de choix dans l'exposition que la direction des musées consacrera à George Sand et aux artistes féminines au printemps 2026.

Bonne lecture

Pierrette Tisserand

Suggestions d'Art'Hure

BERTHE MORISOT - *Le secret de la femme en noir* - Dominique Bona, de l'Académie française (Poche)

Dans *Le secret de la femme en noir*, Dominique Bona déploie la fresque de tous les grands noms de la rébellion contre l'académisme au XIXe siècle : Manet, bien sûr, mais également Degas, Bazille, Puvis de Chavannes, Monet, Pisarro, Corot, Courbet, Fantin Latour, Renoir ... Tous se connaissent ou se côtoient, au Louvre, dans les ateliers, les expositions, les salons bourgeois, dont celui de la famille Morisot. Berthe, d'abord en compagnie de ses sœurs, en particulier Edma, puis seule, s'y intègre et prend peu à peu toute la place en tant que sujet central d'une biographie très documentée qui se lit comme un roman.

JULIE MANET - *Journal* (Poche)

Fille de Berthe Morisot et nièce d'Edgar Manet, dans son journal empreint de sensibilité et d'humour, Julie témoigne de son quotidien au cœur de la vie artistique parisienne de son temps.

CAILLEBOTTE

Une biographie de Gustave Caillebotte *L'impressionniste inconnu* est récemment parue, elle est rédigée par Stéphanie Chardeau-Botteri dont l'arrière-grand-mère, nièce de Gustave Caillebotte, lui a transmis l'histoire de la famille et du mouvement impressionniste. (Fayard)

Sommaire

P 1	Billet de la Présidente / Suggestions d'Art'hure	P 8	Vaux-le-Vicomte
P 2	Mécénat	P 9	Restauration d'un tableau
P 3	Musée Estève	P 10 et 11	Berthe Morisot
P 4 et 5	Antigny et Saint Savin	P 11 et 12	Caillebotte
P 6 et 7	Voyage dans l'Est		

MECENAT

Présentation du tableau

Le Lac ou Oswald et Corinne de Louise Eudes De Guimard

Conférence de Florent Allemand
Musée du Berry - 18 juin 2025



Le 18 juin 2025, au musée du Berry, une douzaine d'adhérents ont eu le privilège d'assister à la présentation du tableau de Louise Eudes de Guimard : *Le Lac* encore nommé *Oswald et Corinne*. Cette œuvre fera très prochainement l'objet d'une restauration à laquelle contribue notre association au titre du mécénat de

l'année 2025. Cette présentation a été assurée par Florent Allemand, Conservateur du patrimoine, responsable du service conservation et des collections.

L'artiste, qui a vécu de 1827 à 1904, a été élève de Léon Cogniet, peintre romantique et d'Histoire. Originaire d'Orléans et issu d'une famille de femmes artistes, il avait ouvert un atelier de formation pour les femmes, alors refusées à l'Académie. Cataloguée comme peintre romantique, son style évolue vers l'expressionnisme. Elle représente volontiers son terroir normand mais s'inspire également de ses voyages en Italie et en Algérie. Elle effectue des copies de sujets religieux destinées à des églises comme la Madeleine à Paris et répond à des commandes officielles. Elle présente régulièrement ses toiles au Salon où l'Etat effectue un certain nombre d'achats souvent reversés dans les musées de province, ce qui explique la présence du tableau qui nous intéresse dans les réserves du musée du Berry à Bourges.

Cette œuvre, clairement d'inspiration littéraire, suivant une mode de l'époque, illustre une scène du roman de Mme de Staél : *Corinne ou l'Italie*.



A la fois carnet de voyage et romance tragique vécue par une poétesse de renom, cet ouvrage est également un vibrant plaidoyer en faveur des femmes brillantes suffocant dans le carcan patriarchal.

Les réserves du musée recèlent un certain nombre d'œuvres promises à la restauration. Celle-ci a été choisie pour servir de test dans la mesure où elle paraît en assez bon état. Par ailleurs, un tel sujet présente un réel intérêt dans le cadre d'une prochaine exposition consacrée aux femmes artistes, aux côtés de George Sand notamment. Enfin la belle esthétique, déjà visible, de cette peinture à l'huile, laisse espérer un tableau que le musée sera fier de montrer aux visiteurs.

La restauration sera assurée par la Berruyère Carole Lambert, de juillet 2025 à avril 2026. Le constat d'état mentionne un châssis ancien, sans être d'origine mais en bon état. L'arrière présente un doublage aveugle (deux toiles collées) en perte d'adhérence, ce qui explique des déformations non visibles à l'endroit. La toile de doublage laisse apparaître des traces d'acidité qui ont bruni, des piqués de moisissures et des traînées granuleuses à identifier. Depuis une dizaine d'années, l'avant est protégé par un voile translucide que l'on appelle, en bon français, « facing ». A la surface de cette huile, la restauratrice a décelé des craquelures « en arêtes de poisson » ou en « escargot », ainsi qu'un vieillissement de la matière dans les parties sombres (dû au bitume de Judée couramment employé au XIX^e siècle?). Apparemment il y a peu de perte de matière. Le vernis s'est opacifié (a jauni ou blanchi). On découvre une étiquette d'inventaire collée à même l'œuvre et, dans les parties hors cintre, des inscriptions de la main de l'artiste.

Il est prévu de séparer la peinture du châssis, de retirer le doublage arrière et de remettre la toile en tension. A l'avant, une fois le voile protecteur enlevé, il faudra stabiliser les écailles, les recoller, traiter les lacunes déjà visibles au niveau du ciel. Du mastic permettra de les remettre à niveau avant de les recolorer. Un nettoyage du vernis est naturellement envisagé. Une nouvelle couche, dans le goût du XIX^e s (satinée ou brillante) sera déposée. L'objectif est, en gardant le plus possible d'éléments originaux, de « retrouver une peinture académique lisible ».

Une fois la restauration terminée, se posera le problème du cadre. Visiblement un type cintré avait été préalablement choisi. La décision, sur les conseils éclairés de Carole Lambert, appartiendra à l'équipe du musée.

Rendez-vous au printemps prochain où *Oswald et Corinne* aura retrouvé sa splendeur.

Hélène Gravelet

Pour mémoire et davantage d'informations, se reporter aux comptes rendus des conférences données par Carole Lambert. Ils sont parus dans les journaux 31, 32, 34 et dans ce présent numéro. Ils sont consultables sur le site de l'association.

MUSEE ESTEVE

Visite privative commentée par Florent Allemand le 30 juin 2025.

Dès la réouverture du musée Estève fin juin, notre association a eu le privilège de bénéficier d'une visite privée particulièrement appréciée par la quarantaine d'adhérents qui avaient bravé la canicule.

Florent Allemand, Conservateur du patrimoine chargé des collections, a tout d'abord rappelé l'historique des donations successives du couple Estève : 60 peintures, 2 tapisseries et pas moins de 249 œuvres sur papier et objets. 75 réalisations sont exposées en permanence avec un roulement de 3 mois tous les 3 ans pour les plus fragiles.

Plusieurs exigences ont guidé les scénographes dans leurs choix : permettre de découvrir la vie de l'artiste au fur et à mesure de la visite, lui donner corps, faire « parler » les œuvres et éventuellement les faire dialoguer sans saturer l'espace de textes explicatifs. Notons également la qualité de l'éclairage.



Une première salle permet de mesurer le chemin parcouru par Estève depuis une représentation figurative stylisée inspirée par sa grand-mère de Culan jusqu'au style vivement coloré qui le fait reconnaître entre tous. Héritier revendiqué de Cézanne, autodidacte, il s'est cherché longtemps, expérimentant de nombreux courants artistiques successifs.

Dans les autres salles, Florent Allemand attire notre attention sur des constantes du travail du peintre. Les séries et variations, par exemple les deux tableaux intitulés *Les charmeurs de serpents* ou la suite des métiers d'art et d'artisanat ou encore, avant Guernica, 3 peintures exécutées sous le choc de la guerre d'Espagne, ont inspiré des regroupements tout en évitant les dissonances. L'imbrication des plans et des couleurs a suggéré une scénographie qui fonctionne par modules en camaïeu de gris, une architecture qui fait corps avec les tableaux tout en les faisant, selon le vœu d'Estève, dialoguer avec les murs.

Nous apprenons qu'on ne doit pas parler d'abstraction mais de non figuration, une représentation de la réalité avec une grande distance.

Estève construit sa peinture au fur et à mesure. Pour lui, que le tableau soit vivant prime sur le sujet. Dans cette optique, en même temps que du sens, la scénographie se devait de créer du rythme.

Chemin faisant émergent différentes techniques caractéristiques de l'artiste. S'impose d'emblée un grand travail sur la couleur et la lumière. On remarque les aplats minutieux bordés de bourrelets formant des lignes d'ombre. Des surfaces lisses ou rugueuses, mates ou brillantes s'opposent et se répondent.

On peut également observer l'art en devenir. Un tableau d'un style transitoire, rare dans l'exposition car il a été beaucoup collectionné en Scandinavie et dans l'espace germanique, comporte, en bas à gauche, un motif en germe qui sera bientôt développé et constituera le style de la maturité.

Au cours de sa déambulation, le visiteur a également accès à une porcelaine, une illustration de poème ou un document sur l'artiste.

Avant la réouverture de l'hôtel des Echevins, un écrin à taille humaine selon le vœu d'Estève, un bon nombre d'œuvres ont été restaurées, les artistes du XXe siècle souhaitant peu du devenir du support ou du médium utilisés.

Après une visite très enrichissante, chacun a pu flâner dans un musée totalement rénové que la scénographie particulièrement réussie et réfléchie a métamorphosé au point de donner l'impression de découvrir l'œuvre d'Estève pour la première fois.

H G



Autoportrait au fusain

EGLISE D'ANTIGNY ET ABBAYE DE SAINT-SAVIN

Journée du 10 octobre 2024

En ce jour du 10 octobre 2024, deux édifices religieux remarquables étaient proposés à la visite.

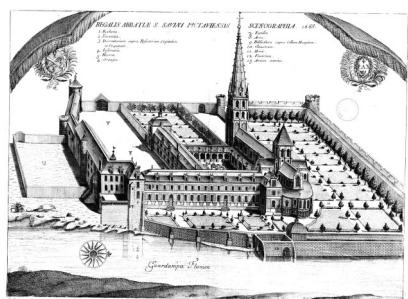
L'église paroissiale d'Antigny est située à proximité du site gallo-romain du Gué-de-Siaux, dans la vallée de la Gartempe, sur l'ancienne voie romaine Poitiers-Bourges. Les sarcophages mérovingiens retrouvés autour de l'église attestent une occupation chrétienne du lieu aux VI^e et VII^e siècles. Un document pontifical permet de dater l'église en 1184 mais elle est probablement antérieure. Elle dépendait de l'Abbaye de St-Savin. La façade et la nef sont romanes, le chevet et le clocher sont gothiques. Une chapelle seigneuriale dédiée à Ste Catherine est édifiée sur le côté sud. Le porche latéral appelé caquetoire date du XVIII^e siècle. Il accueillait les paroissiens pour les réunions publiques.

Les peintures murales ont été découvertes en 1991 à la suite du choc provoqué par un camion qui a heurté l'église. Des enduits (14 couches) sont tombés. Depuis, elles ont été restaurées. Les travaux se poursuivent dans le chœur pour consolider l'édifice et rechercher des peintures.

Les murs de la nef recouverte d'une voûte charpentée sont entièrement peints : scènes de la Passion du Christ précédée de la Cène et de l'arrestation de Jésus, vies de Saints (Hilaire, Martin, Martial), le Jugement dernier et l'enterrement d'un évêque avec des moines. Deux bandeaux horizontaux (supérieur et inférieur) organisent ces peintures du XIV^e siècle. Dans la chapelle Ste Catherine, les décors ont été peints à la fin du XV^e. Ils ont été commandités par le Seigneur de Bois-Morand, Jean de Moussy. Nous reconnaissons ses armoiries. Les scènes reprennent les thèmes de la nef avec en particulier la prédiction « des 3 morts et des 3 vifs » à une époque marquée par les guerres et les épidémies. Tout chrétien, y compris les Bois-Morand, doit se tenir prêt à affronter la mort. Cette famille fut inhumée dans la chapelle Ste Catherine.

L'abbaye de Saint-Savin, protégée par un castrum construit sur ordre de Charlemagne, a été fondée au début du IX^e siècle pour accueillir les reliques de deux frères,

Savin et Cyprien, martyrisés près de la Gartempe au V^e siècle. Une vingtaine de moines suivait la règle bénédictine. Lors des invasions normandes, moines et reliques de di-



verses communautés du Val de Loire ont afflué à l'abri derrière les remparts. Des liens furent tissés avec des abbayes de Bourgogne. La comtesse du Poitou et duchesse d'Aquitaine effectua en 1010 un don considérable à l'abbaye. Cela permit la construction de l'église abbatiale romane de 1040 à 1100 (époque de la réforme grégorienne). Au XIII^e siècle, d'autres donations ont financé la construction des bâtiments conventuels. L'abbaye connut alors un grand rayonnement. La flèche gothique de 77m fut édifiée au XIV^e siècle. L'âge d'or de l'abbaye est interrom-



pu par une longue période de troubles : la guerre de Cent Ans, les guerres de religion, abbés laïcs nommés... Une époque de re-

nouveau débuta sous le règne de Louis XIII. Suite à la Révolution, les locaux furent affectés à des usages laïcs. En 1793, une brigade de gendarmerie s'installa dans l'abbaye. Vers 1800, les bâtiments furent pillés et restèrent à l'abandon.

Prosper Mérimée, inspecteur des Monuments Historiques, visita l'église délabrée de Saint-Savin en 1835. Immédiatement, il perçut l'importance des peintures murales et demanda une subvention à son ministre pour entreprendre des travaux de sauvegarde. Un relevé des peintures fut réalisé. En 1841, il obtint des fonds pour restaurer l'église. En 1849, elle est considérée comme provisoirement sauvée. Depuis 1967, les bâtiments et les peintures murales sont l'objet d'une minutieuse restauration.

.../...

.../...

Nous pénétrons dans l'église abbatiale par le porche, accueillis par un Christ triomphant et admirons les peintures de l'Apocalypse de l'apôtre Jean, livre qui annonce le



triomphe de l'Eglise. Ce thème qui oppose le bien et le mal est très populaire au Moyen Age : le fléau des sauterelles, la libé-

ration des 4 anges, la femme et le dragon, le combat de St Michel et la personnification de l'Eglise terrestre. Ensuite, nous accédons par un escalier étroit à la chapelle haute (la tribune), exposée jusqu'au XIXème siècle au vent et à la pluie qui ont dégradé les peintures de la paroi ouest. Ce que nous observons aujourd'hui est la Passion et la Résurrection du Christ d'une grande qualité stylistique. La distribution des peintures s'organise autour d'une scène-clef : la Descente de Croix. Saint Savin et Saint Denis sont ici particulièrement honorés.

Depuis la tribune, nous dominons la nef (plan en croix latine de l'église). La voûte, à 17m du sol est entièrement peinte. Ce type d'élévation correspond à l'église-halle poitevine. Assis dans la nef, nous observons des scènes de l'Ancien Testament issues des deux premiers livres du Pentateuque, la Genèse puis l'Exode. Deux registres de peinture se déploient de chaque côté d'une frise qui divise la voûte dans toute sa longueur. Les peintures de la Genèse présentent la création, la tentation et le péché originel, Caïn et Abel, Hénoch, l'arche (ressemblant à un drakkar sans rames ni voiles) et l'ivresse de Noé, le corbeau et le renard (fable d'Esopé), la construction de la Tour de Babel avec les techniques des premiers châteaux-forts, l'histoire d'Abraham et de Joseph, son arrière-petit-fils.



L'Exode comprend l'histoire de Moïse et du peuple hébreu (seuls certains épisodes ont été retenus) avec à la fin la remise des Tables de la Loi.

Dans l'abbatiale de Saint-Savin, deux principaux procédés ont été utilisés par les 5 ateliers de peintres. Une fois la construction achevée, les surfaces ont été recouvertes d'un enduit de chaux et de sable fin mélangé à de l'eau. Les artistes ont peint avec des pigments minéraux (ocre jaune, ocre brun, ocre rouge, blanc de chaux...) sur l'enduit humide. C'est la technique de la fresque (*a fresco*). Si les peintures murales ont été réalisées sur l'enduit sec recouvert d'une couche de badigeon, c'est la technique *a secco*. Les couleurs des fresques sont plus résistantes car au moment du séchage, avec la carbonatation de la chaux au contact de l'air, l'enduit durcit et emprisonne les pigments colorés. Dans le porche et la tribune, ce sont surtout des fresques (on observe des raccords). Dans la nef, ce sont essentiellement des peintures sur enduits secs car leur surface était importante. Elles ne pouvaient être réalisées dans la journée. Pour l'ensemble de l'abbatiale, ce sont au total 420 m² de fresques et peintures murales, exceptionnel chef-d'œuvre appelé « Sixtine de l'époque romane » par André Malraux et inscrit en 1983 au patrimoine mondial de l'UNESCO. L'ensemble témoigne de l'importance de l'image dans la civilisation chrétienne occidentale.

Nous poursuivons la visite de l'abbaye à l'étage pour parcourir les bâtiments conventuels détruits par les guerres de religion et reconstruits au XVIIème siècle. Un vaste couloir dessert les cellules des moines avec des espaces d'exposition. Le réfectoire, au rez-de-chaussée, abrite « le Combat des Rois » restauré. Des panneaux illustrent temporairement les 5 expositions universelles de 1855 à 1900. Léon Edoux, natif de Saint-Savin, inventeur de l'ascenseur hydraulique (par exemple dans la Tour Eiffel) y est présenté. Il a aussi modifié au XIXème siècle le logis de l'abbé en faisant construire une tour crénelée... équipée d'un ascenseur.

Annick Pailleret

UN PETIT AIR DE NOËL DANS L'EST

Voyage du 28 novembre au 3 décembre 2024

Ils n'ont craint ni la distance, ni le froid, ni même la foule des marchés de Noël. Ils se sont élancés dès l'aube du 28 novembre en direction de l'Est de la France, Rudy toujours fidèle au volant de son autocar qui desservait pour l'occasion la ligne spéciale Troyes, Metz, Meisenthal, Strasbourg, Trèves et retour.

La première étape a eu lieu à **Troyes**, une magnifique cité qui avait déjà été proposée à la visite il y a quelques années. L'accent a par conséquent été mis sur une nouveauté : le musée d'Art moderne très récemment rouvert. Situé près de la cathédrale, il occupe l'ancien Palais épiscopal. Il abrite la donation de Pierre et Denise Lévy qui s'étend de la 2^e moitié du XIX^e s jusqu'au milieu du XX^e. Courbet, Millet, Degas, Buffet, de Staël, Modigliani y côtoient Derain, Delaunay, Vallotton et bien d'autres. Avant de repartir, au déjeuner, nombreux sont ceux qui ont sacrifié à la spécialité locale, la fameuse andouillette.

Dès l'arrivée à **Metz**, chacun a pu apprécier la gentillesse, l'amabilité et la serviabilité du personnel de l'hôtel qui servirait de camp de base pendant le séjour.

Le lendemain a été consacré à **Meisenthal**, haut-lieu de la verrerie et plus particulièrement des boules de Noël en verre soufflé. Le groupe en a eu un avant-goût dès le déjeuner pris dans une auberge arborant toute une collection de boules colorées formant guirlande depuis les poutres apparentes.

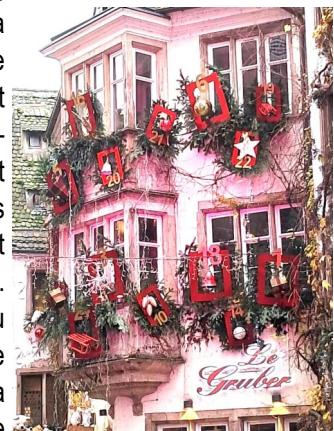
Le début de la visite a été consacré au musée du Verre, très bien documenté et qui raconte trois siècles de l'industrie verrière à Meisenthal et dans la région. Ensuite, depuis la mezzanine, chacun a pu observer le délicat et dangereux travail des souffleurs. Cette année, la nouvelle boule a été baptisée *Kaktus*,



œuvre du designer Mark Braun.

Déclinée en différentes teintes, elle est en vente au magasin d'usine particulièrement fréquenté à cette époque. Malgré un prix élevé, certains se sont laissé tenter et ont rapporté, avec mille précautions, cet objet d'exception.

Le samedi 30 novembre, le groupe a pris la direction de **Strasbourg** pour y passer la journée. Cela a été l'occasion, dans une déambulation libre, de visiter ou revisiter la cathédrale célèbre pour sa remarquable horloge astronomique. La plus visitée après Notre-Dame de Paris, elle était quelque peu éclipsée par le célébrissime marché de Noël qui ouvrait ce jour-là. La foule des grands jours était hélas au rendez-vous et ne facilitait pas la flânerie de ceux qui voulaient goûter bretzels, pain d'épices ou vin chaud à la cannelle. La découverte des façades des maisons et des magasins aux décorations à la fois généreuses et recherchées a compensé les frustrations de certains et émerveillé les autres. L'après-midi, la visite du Palais Rohan abritant le musée des Beaux-Arts a procuré un moment de calme bienvenu. Le 1^e étage est dédié à la peinture européenne du Moyen-Age à 1870. De grands noms sont réunis : Memling, Botticelli, Raphaël, Rubens, Van Dyck, Goya ...



Le lendemain, direction **Trèves**, la ville d'Allemagne la plus ancienne. En chemin, le car a emprunté la vallée de la



Moselle avec ses vignobles à flanc de coteau et a fait un détour par le passage des 3 frontières (France, Luxembourg, Allemagne). A 9 km de la ville, à Igé, une colonne érigée au II^e s honore une famille de drapiers. Les sculptures de ses différentes faces évoquent des scènes de l'Antiquité et de la vie des marchands.

Fondée par Auguste vers 15 av JC, la capitale de l'empire romain d'Occident regorge de vestiges antiques : la Porta Nigra, construite en pierres assemblées sans mortier mais retenues avec des crampons de fer ; l'amphithéâtre (2^e s après JC) qui pouvait accueillir 18000 spectateurs ; les thermes impériaux et ceux monumentaux de Barbara ; un pont ; la basilique de Constantin, un rectangle de brique, à l'origine salle principale de la résidence impériale, plusieurs fois remaniée jusqu'à retrouver son aspect initial au XIX^e s.

.../...

.../...

Plus près de nous, un arrêt s'impose à Hauptmarkt. Cette place bordée de jolies maisons est ornée d'une fontaine présentant les vertus cardinales et de la croix du Marché érigée en 958 à l'occasion de la remise du droit de marché à la ville. La cathédrale, à l'aspect de forteresse, arbore 6 tours et présente une façade massive et sévère. L'intérieur est essentiellement baroque et abrite plusieurs retables. De l'ancien château du Prince-Electeur, il ne reste que les ailes nord et est. L'inévitable marché de Noël, « le plus romantique du monde », dit-on, s'était installé devant l'édifice.

Metz a donné lieu à une visite approfondie lundi et mardi matin. Située au confluent de la Moselle et de la Seille,

la ville a été marquée par l'occupation allemande.

Comme beaucoup d'autres bâtiments, la Porte des Allemands (alors, les chevaliers teutoniques) est construite en pierre de Jaumont. Dorée à l'origine, la présence d'oxyde de fer la fonce avec le temps et la pollution. Cette porte fortifiée est le seul vestige des remparts médiévaux du XIIIe s.

La cathédrale gothique dont la voûte s'élève jusqu'à 42 m est la plus vitrée de France et même d'Europe : 65000 m² de vitraux du XIIIe au XXe s dont plusieurs signés Chagall.

Dans l'église St Maximin, on peut y voir ceux de Cocteau qui n'avait pas été retenu pour la cathédrale. Un lot de consolation de la part d'André Malraux, alors ministre de la Culture. A noter que c'est en ce lieu que Bosuet a prononcé sa première oraison funèbre en 1658.

Un autre monument, civil cette fois, même s'il fait aussi penser à une église, en impose : la gare de Metz. Construite en grès gris entre 1905 et 1907, elle affiche la puissance de l'empire allemand. Elle se déploie sur une longueur de 300 m. La tour de l'horloge, quant à elle, culmine à 40 m.



L'opulente ornementation tant à l'extérieur qu'à l'intérieur se décline en colonnes à chapiteaux sculptés, bas-reliefs exaltant la vie quotidienne du peuple et, dans le salon de l'Empereur, un vitrail à la gloire de Charlemagne. Précision émouvante et sordide à la fois : c'est en gare de Metz que Jean Moulin a été déclaré mort le 8 juillet 1943.

Jusqu'en 1900, la ville était corsetée dans ses remparts mais, le besoin de logements se faisant sentir, le mur d'enceinte a été détruit. Une cinquantaine d'architectes de toutes nationalités sont à l'origine de bâtiments de prestige de style haussmannien.

A la nuit tombée, avant ou après une bonne choucroute, le Sentier des lanternes proposait un parcours féérique sur le thème de Noël et de St Nicolas, chacun dignement représenté. De chaque côté de l'allée sinuuse, des sujets lumineux grandeur nature – rennes tirant un traîneau, igloo et pingouins, casse-noisette, petit train empanaché de fumée ... -- accueillaient familles et touristes dans une ambiance musicale et festive.



Une collaboration de F. & J. Chateigner et H. Gravelet

LE GRAND NOËL A VAUX-LE-VICOMTE

Jeudi 12 décembre 2024

Après le déjeuner au restaurant « le Relais de l'Ecureuil » situé dans les dépendances, nous avons traversé les **grandes écuries** abritant le **musée des Equipages**. Ensuite, en longeant les douves, nous rejoignons l'entrée du Château, accueillis sur le fronton central par *Apollon et Rhéa*. Des *écureuils* sculptés sur cette façade nord illustrent la présence de Nicolas Fouquet (1615-1680) dont cet animal est l'emblème. Il rêvait d'un palais des arts, un lieu d'exception pour recevoir la Cour du Roi et permettre aux artistes de s'exprimer. Il l'a fait construire sur le domaine de Vaux à partir de 1653 alors qu'il vient d'être nommé Surintendant des finances par Louis XIV. Il choisit pour les travaux, l'architecte *Le Vau*, le peintre-décorateur *Le Brun* et le jardinier-paysagiste *Le Nôtre*.

Première pièce du rez-de-chaussée surélevé, le **vestibule** de forme carrée est soutenu par douze colonnes doriques. Un gros livre sur un lutrin nous accueille :



« Bienvenue dans l'univers des contes. A Vaux-Le-Vicomte, les histoires prennent vie dans la grande *Histoire* ! » Avec les magnifiques décos, les contes sont à l'honneur : Casse-noisette, Blanche-Neige, la Belle et la Bête, le petit Chaperon rouge, Boucle d'Or et Alice au pays des merveilles (plus le Petit Poucet dans les jardins).

Nous ne visiterons que les appartements d'apparat du rez-de-chaussée, à l'est ceux du Roi et à l'ouest ceux de Fouquet. Depuis le vestibule, on rejoint l'**Antichambre**. Son plafond « à la française », avec solives et poutres apparentes décorées est souligné par une large frise peinte en or sur fond bleu. Elle montre un cortège triomphal de guerriers romains avec en son centre, l'*écureuil* et la *tour à trois créneaux* (emblème de l'épouse de Fouquet, Marie-Madeleine de Castille). Aux murs, nous admirons cinq tapisseries de *l'Histoire de Diane*. Le *Portrait souriant* de Nicolas Fouquet par *Le Brun* surmonte la cheminée. Le *buste en marbre de Louis XIV* est encadré par le *buste de Richelieu* et par celui de *Mazarin*. Les deux grandes tables ovales en marbre noir et rouge sont les seuls vestiges de l'ameublement d'origine. Le **Salon des Muses** est la chambre d'apparat de Nicolas Fouquet. Sur le plafond, des fleurs, fruits et jeunes déesses reflètent sensualité et joie de vivre : *Clio* (muse de l'*Histoire*) avec les huit autres *muses* dans les angles.

D'autres encore sont représentées sur les murs. Le **Cabinet des jeux** est la pièce la plus gaie et la plus intime du rez-de-chaussée avec un décor de fleurs, d'amours et d'écureuils. Le centre du plafond représente le sommeil. L'**Antichambre d'Hercule** symbolise la puissance et la réussite de Nicolas Fouquet. Le **Salon ovale** « en ronde » (13mX18m et 18m de haut) ouvert sur le vestibule, dessert les appartements d'apparat. Une vaste coupole comporte à sa base des ouvertures carrées limitées par d'admirables cariatides attribuées à Giraudon. Nous parcourons l'**Antichambre** et la **Chambre du Roi**. C'était l'habitude de réserver dans son château une pièce prête à être offerte au Roi s'il demandait l'hospitalité pour la nuit. Le style est baroque avec beaucoup de toiles peintes et le décor en stuc. Sur le mur, près de la cheminée, nous voyons un *portrait équestre de Louis XIV* par Houasse.

Après le **Cabinet des bains**, dans un couloir menant à la **Salle des Buffets**, un grand poster nous explique ce qu'est l'*Ambigu* : dressé sur une table au centre de la pièce, c'est un « souper-collation » où tous les mets du repas, chauds et froids, ainsi que fleurs et pyramides, girandoles et vaisselles, doivent être disposés avec harmonie et audace pour impressionner les convives dès leur entrée dans la pièce. La salle à manger du château est une première pour l'époque. Au sous-sol, la **Cuisine** avec lavoir, évier et fourneau est très fonctionnelle.

On connaît le triomphe éphémère de Fouquet victime des manœuvres de Colbert soucieux d'écarter son rival de la succession de Mazarin. La fête fastueuse de l'été 1661 offerte au roi rassemble 600 convives : 80 tables dressées, ambigu de Vatel, musique de Lulli, comédie-ballet de Molière, feu d'artifice. Une telle munificence finit de convaincre le roi des malversations de son hôte. Condamné, Fouquet finira ses jours dans la forteresse de Pignerol.

Le style de Vaux influencera Versailles : les artistes choisis par Fouquet travailleront pour Louis XIV à Versailles.

Pour l'heure, par une allée de sapins bordant la cour d'honneur, nous quittons Vaux-le-Vicomte paré de son habit de lumière pour les fêtes de fin d'année.

Annick Pailleret avec la participation de Françoise Jovet



LA RENAISSANCE D'UN TABLEAU

Carole Lambert—Conférence du 12/02/2025

La 4^e conférence de Carole Lambert porte sur la restauration d'un tableau qu'elle a récemment effectuée dans son atelier. Il s'agit d'une huile sur toile de grande taille puisque les personnages sont représentés grandeur nature. *Halte pendant la fuite en Egypte* a été peint par Duval Le Camus en 1857 et a été offert à Bourges par l'Empeur en 1862. Depuis, il a toujours été accroché dans l'église Notre-Dame, un édifice du XI^e s. Au gré des modifications de ce lieu de culte, il a été changé d'endroit et se situe désormais au-dessus de la porte d'entrée actuelle.



Il fait partie de tableaux dont la restauration s'impose. 76 % des fonds nécessaires sont issus du mécénat de quelques grandes entreprises berruyères et de plusieurs associations attachées à la sauvegarde du patrimoine. Cette mobilisation a permis sa prise en charge en 2023.

Ce tableau est de facture très classique. Un motif central composé de Joseph, Marie, Jésus et l'âne se détache sur un arrière-plan plus allusif de rochers et de caravanes. Quelques lignes de force apportent le dynamisme nécessaire à la représentation de cet épisode biblique.

La première difficulté est apparue dès le décrochage : l'accès est malaisé, des obstacles gênent et les ogives des voûtes encastrent l'œuvre ; des gravats sont tombés derrière la toile, la déforment et la tendent dangereusement tandis que de nouvelles chutes ne sont pas à exclure pendant l'opération. Il a fallu 2 jours à une entreprise spécialisée pour la déposer. Elle a ensuite été emballée et convoyée jusqu'à l'atelier de la restauratrice.

Le constat d'état est toujours la 1^e phase qui permet de poser les diagnostics. A une poussière (volatile) importante due à la suie et l'encens s'ajoutaient des salissures accrochées au support, comme les déjections d'oiseaux. Déformations, perforation, déchirure complétaient l'inspection de face. Dans le détail, l'état du vernis a été examiné sous UV alors que pour une perforation, une déchirure, on a utilisé le microscope.

Le revers a également été examiné. Y ont été détectées des inscriptions de la main de l'artiste et une double signature. Il est apparu que le tableau n'avait jamais été restauré.

L'œuvre a ensuite été décadrée et les premiers tests en même temps qu'un bilan des interventions ont été présentés aux instances décisionnelles.

La restauration proprement dite a commencé par un dépoussiérage en aspirant les particules volatiles. Ce travail a été effectué à l'avant, à l'arrière ainsi qu'aux endroits habituellement dissimulés. Un soin particulier a été apporté afin de ne pas propager d'éventuelles moisissures. Puis est intervenu le décrassage qui élimine les particules fixées sur le support. Le traitement du vernis s'avère plus délicat. Cette substance oxydée est fortement jaunie. L'intervention consiste, selon les cas, à retirer le vernis ou à en alléger la couche. A la suite de ces opérations, le tableau est apparu plus clair, plus lumineux. Il a même retrouvé ses couleurs d'origine, comme le bleu caeruleum du manteau de la Vierge qui avait viré au vert. Cette étape peut durer de 1 à 4 mois.

Est ensuite intervenue la sécurisation de certaines parties : perforation, déchirure, peinture fragilisée. Dans ce dernier cas, la restauratrice a introduit de la colle (de peau de lapin, comme à l'époque). En cas de comblement, il est impératif d'imiter la technique du peintre. De la peinture au vernis a été utilisée.

Pour ce tableau, la restauration s'est effectuée d'abord verticalement puis horizontalement lorsqu'il a fallu remédier aux boursouflures dues aux gravats. Une mise sous presse avec cycles d'humidité a pu y remédier.

Une conservation préventive a également été effectuée. Des clés ont été posées afin de régler le châssis et par voie de conséquence la tension de la toile de lin. Au revers, un panneau de polycarbonate a été fixé. Il amoindrit les variations de température, protège l'œuvre et facilite la repose du tableau.

Le cadre a été également restauré : moulures manquantes refaites à l'identique, remise en dorure.

Pris à nouveau en charge par des spécialistes, le tableau encadré a été replacé au même endroit mais, par précaution, à 7 ou 8 cm du mur préalablement remis en état. A certains moments, il bénéficie d'un éclairage qui met en valeur le travail minutieux de Carole Lambert.

Comme à chaque fois, l'échange engagé avec la restauratrice a permis au public d'obtenir des précisions, des réponses à ses interrogations.

Chacun s'est félicité que cette restauration menée de manière exemplaire ait permis aux autorités de prendre conscience de la nécessité de poursuivre dans cette voie.

H G

BERTHE MORISOT

Conférence de Marzia Fiorito-Biche le 18/12/24

Exposition au Musée Marmottan du 18/01/25

L'artiste berruyère (son père Tiburce était préfet du Cher lorsqu'elle vit le jour) nous est particulièrement chère. Nous retracerons ici la conférence donnée par Marzia Fiorito-Biche et l'exposition du Musée Marmottan-Monet qui s'attachait à rechercher son inspiration par les artistes du XVIII^e siècle.

Appartenant à une famille bourgeoise aisée, qui aimait les arts, elle ne fut pas contrée dans ses désirs de se former au dessin et à la peinture, c'est d'ailleurs avec sa sœur Edma qu'elle fit son apprentissage. Sa sœur se maria jeune avec un officier de marine et abandonna la peinture pour

s'occuper de ses enfants et de sa maisonnée, cela nous vaut le splendide tableau *Le berceau* où transparaissent l'amour maternel d'Edma pour sa fille Blanche et l'intérêt de Berthe pour sa famille. Ce sont aussi de magnifiques paysages de Bretagne lorsqu'elle rendait visite à sa sœur.

A Paris, Berthe continue seule à se former

auprès d'un maître, rencontre des peintres à la mode, sert de modèle au séduisant Edouard Manet, qui la peint à de nombreuses reprises, dans des attitudes rêveuses ou sérieuses, montrant son visage parfois grave et sa chevelure brune. Elle est encouragée à peindre et elle s'y adonne avec passion : elle représente des amies, de la famille, et des scènes champêtres délicieuses de fraîcheur.



Son ami Edouard Manet favorise son mariage avec son frère Eugène et ce mariage sera solide, empreint d'amour, de tendresse et de complicité. Le voyage de noces à l'Île Wight donne l'occasion de nombreuses toiles montrant les paysages avec souvent la présence du nouveau marié. Puis Julie apparaît, Berthe a 37 ans et elle se consacrera à cet amour ; la petite fille sera l'enfant la plus peinte de la période, par sa mère, son oncle, les amis de la famille, Renoir et Degas.

Il est vrai que c'est une adorable petite fille qui avait l'habitude de poser et de rester sage. Julie perdra très jeune ses parents et aura un rôle déterminant pour préserver l'héritage de sa mère et la faire connaître à la postérité. Berthe écrivit une lettre déchirante d'amour et de recommandations à sa fille peu de temps avant sa disparition.



Julie et Eugène Manet dans le jardin de Bougival

L'exposition organisée au musée Marmottan-Monet avait pour objet de montrer les inspirations du XVIII^e siècle ayant marqué la peinture de Berthe Morisot. Pour se former, tous les peintres fréquentent les musées, admirent les grands maîtres anciens et souvent s'essayent à les reproduire pour approcher au plus près les techniques, de la peinture et de la composition.

Pour Berthe Morisot, ce fut le cas, elle peignit beaucoup de toiles du Louvre, sur les recommandations de ses professeurs avant de s'attaquer à des compositions personnelles. Il est vrai aussi que la famille possédait un certain nombre de tableaux anciens que collectionnait son père et elle a vécu dès son plus jeune âge parmi les toiles du salon familial et des demeures des amis de ses parents, en particulier la famille Riesener qui célébrait l'art du XVIII^e siècle en mémoire de son aïeul le célèbre ébéniste. Elle fréquenta et admira au Louvre les tableaux de Fragonard (il y a eu un mythe selon lequel Fragonard lui était apparenté), Ingres, Watteau, Boucher, Quentin de la Tour, et toute cette peinture vaporeuse, amoureuse sans être libertine, lui a donné des envies de représenter des jardins, des fleurs, des jeunes filles ou des enfants dans des poses joyeuses ou alanguies. Son ami Stéphane Mallarmé écrit que sa peinture est « une pointe de XVIII^e exaltée de présent ». Car sa façon de peindre retient beaucoup des techniques impressionnistes et si elle s'inspire des tableaux du XVIII^e siècle elle ne fait pas de plagiat.

Berthe Morisot ne voulait pas « faire une peinture de femme » et elle avait l'ambition d'être considérée comme un peintre au même titre que ses confrères masculins.

....

.../...

Elle fut encouragée dans cette voie, du féminisme avant l'heure, par la franche camaraderie qui régnait au sein du groupe des peintres impressionnistes qui ont accueilli ses toiles pour les expositions sans préjugé. Sa situation matérielle ne lui imposait pas de commercialiser ses tableaux mais elle appréciait d'en vendre car cela signifiait qu'elle était reconnue.

A plusieurs reprises, elle peint sa fille mais aussi son époux en père attentionné, jouant avec sa fille ou lui apprenant à lire, et c'est une attitude tout à fait nouvelle dans la société bourgeoise de l'époque.

Ses scènes d'intérieur féminin, les portraits de femmes à la toilette, de ses sœurs et de sa mère lisant, de ses nièces ramassant des cerises ou apprenant à peindre, ses jardins fleuris laissent transparaître une vie épanouie, mais

aussi une grande maîtrise de son art et un travail subtil. Nous avons bien raison d'être fiers de notre Berruyère.



Les deux soeurs

P T S

GUSTAVE CAILLEBOTTE (1848-1894)

Manon Legros - conférence du 22 janvier 2025

Gustave Caillebotte a été un homme et un artiste bien singulier. Né dans une famille fortunée, il n'a pas eu à vivre de son art et a, par conséquent, pu suivre sa voie sans se soucier du lendemain.

On l'associe souvent aux impressionnistes avec lesquels il a exposé, qui étaient ses amis et auprès desquels il a tenu le rôle de fidèle mécène. Cependant le peintre Caillebotte a exceptionnellement fractionné sa touche. C'est ailleurs qu'il faut chercher la modernité de l'artiste.

A partir de 1871, il est formé à l'atelier de Léon Bonnat,



un esprit plus indépendant que l'Académie, plus novateur mais sans audace extrême, un maître qui aime faire entrer dans la peinture le prosaïsme et la vie réelle. Il en restera quelque chose chez son élève lorsqu'il rend compte de la vie quotidienne des humbles. On voit sous un autre œil la série des *Raboteurs* ou les *Peintres en bâtiment*.

La plupart du temps, Caillebotte représente ce qui n'avait jamais été montré avant lui. *Périssoires sur l'Yerres* ou *Régates à Argenteuil* en sont deux illustrations en même temps qu'elles mettent en scène un domaine de prédilection du peintre, barreur émérite aux 40 médailles.

Il adopte des cadrages d'instantanés et les embarcations, parfois épointées, semblent avancer vers nous.

Parmi les 160 tableaux montrés par la conférencière, un bon nombre nous emmènent dans les rues et leur modernité comme le *Pont de l'Europe* et sa structure métallique. Elles ne manquent pas de perspectives particulièrement originales et novatrices : un réverbère coupe le tableau en deux (*Rue de Paris; temps de pluie*), on surplombe le boulevard Haussmann ou une place, *Une vue prise à travers un balcon*, ailleurs on se situe au niveau des toits de la capitale par temps de neige, toute une atmosphère ouatée admirablement rendue.



trices : un réverbère coupe le tableau en deux (*Rue de Paris; temps de pluie*), on surplombe le boulevard Haussmann ou une place, *Une vue prise à travers un balcon*, ailleurs on se situe au niveau des toits de la capitale par temps de neige, toute une atmosphère ouatée admirablement rendue.

.../...

.../..

Le milieu bourgeois du peintre est naturellement représenté : des portraits d'amis ou de personnes de sa famille s'adonnant à leurs activités habituelles, des moments de vie : *Jeune homme au piano* (son frère musicien), *Portrait de Mme Martial Caillebotte* (sa mère brodant), *Le billard, Mme Renoir dans le jardin du Petit-Gennevilliers* ; des autoportraits également dont *Autoportrait au chevalet* de 1879 à l'arrière-plan duquel trône *Le bal du moulin de la Galette* acheté à son ami Renoir, une mise en abyme, un



procédé auquel Caillebotte a eu recours à diverses reprises.

Il a peint quelques nus dans un style réaliste : jeune courtisane (*Nu au divan*) ou homme à sa toilette (*Homme au bain*, *Homme s'essuyant la jambe*). Dans ces deux derniers cas, on notera des attitudes ordinairement dévolues aux modèles féminins. Cette inversion des codes participe naturellement de la recherche de la nouveauté.

Une passion inattendue du peintre lui est commune avec son ami Monet : le jardinage. *Capucines*, *Orchidées*, *Les roses du jardin du Petit-Gennevilliers* ont été immortalisées par leur jardinier.

Homme à multiples facettes, Caillebotte était, par chance pour la France, un collectionneur.

Il possédait un certain nombre d'œuvres de ses amis : Monet, Pissaro, Degas, Renoir, Sisley, Manet ... Il a légué sa collection à l'Etat, exigeant qu'elle soit montrée au Luxembourg puis, plus tard, au Louvre.

Les deux exécuteurs testamentaires – son frère Martial et Renoir -- ont

dû faire preuve de persuasion afin que la majorité du legs soit acceptée. Ils y ont ajouté les deux seuls tableaux de Caillebotte entrés dans les collections nationales : *Les toits de Paris* et *Les raboteurs de parquets*.



Mort à 45 ans en 1894, il n'a pas connu la révolution de l'abstraction qui a éclipsé bien des artistes. Pour lui, cet oubli n'a été réparé qu'un siècle plus tard avec une 1^e exposition au Grand Palais. Certaines de ses œuvres atteignent maintenant des sommes astronomiques qui rendent justice à un peintre de grand talent sans cesse à la recherche de la nouveauté, sa modernité.

H G

GUSTAVE CAILLEBOTTE (1848-1894)

Exposition au musée d'Orsay le 17/11/2024

Les commissaires de l'exposition avaient annoncé que le parti pris pour organiser les toiles était de montrer le goût prononcé de Gustave Caillebotte pour les hommes. Fort heureusement, les tableaux exposés révèlent surtout le talent et l'inventivité de l'artiste, son audace dans les sujets traités et la façon de cadrer les scènes pour les rendre plus dynamiques.

Gustave Caillebotte voulait montrer les métiers indispensables et les efforts fournis par des gens simples. Passionné de sports nautiques, construisant ses bateaux lui-même, il a représenté des baigneurs et des rameurs. Il est vrai que les raboteurs de parquets, les peintres en bâtiment, les nageurs en maillot et les rameurs faisant avancer

leur périssoire sont exclusivement des hommes, mais c'est normal à cette époque. Bien sûr, il a peint des hommes nus sortant de leur bain, et ce ne sont pas des héros de la mythologie ou de la Bible, ils sont saisis dans leur vie quotidienne. Bref, la polémique sur les orientations sexuelles de cet artiste n'a pas grand intérêt, nous avons admiré ses toiles, prises sur le vif, innovantes et le reste « ne nous regarde pas ».

L'impression que nous retirons de cette exposition est celle d'un artiste très doué et assidu, recherchant l'innovation dans une certaine simplicité. Les scènes de la vie parisienne, les couples (vrais ou faux), la fumée venant des locomotives passant sous le pont de chemin de fer, les détails de mise en scène donnent une force et un charme très particulier aux œuvres de grandes dimensions exposées.

P.T-S